



Dans le sillage de Jacques Mayol

Jamais éloigné du monde de la natation, Mitbauer était notamment devenu un compagnon fidèle de l'apnéiste français.

Axel Mitbauer n'a jamais participé aux Jeux Olympiques. Trop jeune en 1964 (« Ils m'ont dit que j'avais le temps mais j'ai appris plus tard qu'ils avaient préféré un gars du club de la Stasi, le Dynamo Berlin, alors que j'avais nagé une seconde plus vite que lui »), banni en 1968, il aurait pu enfin toucher son rêve en 1972 à Munich. Grâce à l'aide d'un mécène, il avait repris l'entraînement à Bonn, retrouvé sa place de numéro un allemand, cette fois de l'Ouest, sur 400m, et remporté en 1970 le titre européen avec le 4x200m. Mais une blessure à une jambe allait sonner la fin prématurée de sa carrière, à 22 ans.

Il entame alors une formation en sciences du sport et, « parce qu'il faut manger », devient entraîneur de natation pour les enfants, veilleur de nuit dans un hôpital et spécialiste de plongée dans un grand magasin. C'est par l'entremise d'un de ses amis qu'il ren-

contre Jacques Mayol, la légende de l'apnée, avec qui il va lier une solide amitié : « On s'est tout de suite très bien entendus et j'ai commencé à lui donner des conseils sur sa technique de nage, se souvient-il. Je l'ai accompagné en Sardaigne, en Sicile, à l'île d'Elbe, en Espagne, chez lui à Marseille. On est allé plonger à Cassis. Il s'agissait là encore de repousser les limites. On était un petit groupe avec l'Italien (Enzo Maiorca) et on a passé des moments merveilleux. Quand j'ai vu Le Grand Bleu, j'ai ressenti beaucoup d'émotion. C'est un beau moment de ma vie. »

Mitbauer n'a jamais quitté le monde de la natation. Entraîneur à Karlsruhe, en Sardaigne, à Bâle, à Wiesbaden, il est finalement revenu en Suisse. Où, désormais retraité, il continue d'entourer les nageurs de Lucerne. Son fils Axel-Carlo a remporté le titre de champion d'Allemagne du 5km. **J.-P.B.**

EN BREF

(ALL)

69 ans.

■ **1970** : il devient champion d'Europe du 4 x 200 m, son seul titre européen. Deux ans plus tard, il arrêtera sa carrière, à 22 ans.

Après avoir marché à travers champs et fait du stop, il rejoint la côte à Boltenhagen. Là, il s'installe dans un camping, sous une petite tente. Tous les jours, pendant deux semaines, il va étudier la sécurité, les rondes sur la plage interdite d'accès à la nuit tombée et, surtout, les énormes projecteurs qui balayent inlassablement la côte. Il finit par comprendre que, toutes les heures, les gardes-frontières doivent les éteindre pendant une minute pour qu'ils refroidissent. Sa chance. « Il fallait courir sur la plage, nager une quinzaine de mètres, passer un banc de sable, plonger dans l'eau profonde et aller le plus loin possible en coulée. »

“Les gens pensent que je suis un héros mais je ne suis qu'un nageur qui voulait être libre. Je suis né nageur, j'ai vécu comme ça, et cela continuera jusqu'à ma mort”

Il se risque une première fois mais une patrouille le stoppe dans son élan. Le lendemain, 17 août 1969, c'est le bon jour. Sa mère est là, qui l'aide à s'enduire le corps de vaseline (30 tubes y passeront). Elle doit ensuite récupérer ses affaires. Il a englouti deux poulets pour se donner des forces. Il a juste des palmes et un petit maillot de bain noir à parements bleu et rouge. À l'intérieur, il a cousu sa médaille des Sept Colli-

nes et une bague de sa mère. Il est prêt, il n'a pas peur. « J'étais juste nerveux et concentré sur mon objectif, comme avant une course. »

Un peu avant 21 heures, la nuit et la mer l'engloutissent. « Je n'avais que les étoiles pour me diriger mais j'avais bien révisé mes cours d'astronomie », sourit-il. Il est obligé de partir au large pour ne pas longer la côte. Puis il bifurque à gauche. « J'étais dans mon élément. » Après environ cinq heures d'effort, il aperçoit la bouée 2A, qui se balance tranquillement au milieu de la baie de Lübeck. « J'avais froid, j'étais épuisé. Je me suis dit que j'allais me reposer et repartir avec le jour et le soleil. Je ne savais pas combien j'avais nagé (environ 25 km) ni ce qui me restait pour atteindre la côte (autour de 5 km). »

Vient le matin et sa nuée de bateaux qui relie l'Allemagne à la Suède et au Danemark. À 7h40, un passager du ferry Nordland l'aperçoit. Le capitaine fait stopper les machines et lui demande qui il est : « Je viens de là-bas ! » répond-il. On le hisse à bord. Des matelots lui donnent des vêtements, le cuisinier lui prépare un repas chaud, « le meilleur steak que j'aie jamais mangé, avec de la sauce et des champignons ». Il a réussi. « J'étais juste heureux, dit-il. C'était la plus belle compétition de ma vie, je l'avais gagnée et je n'avais jamais douté. »

Il vendra sa folle histoire à l'hebdomadaire Stern pour 10 000 marks (environ 5 000 euros), histoire de repartir dans sa nouvelle vie. Sera transféré dans un camp de réfugiés près de Francfort avant de s'installer à Brême chez un oncle, avec sa grand-mère, qu'on a laissé sortir « parce qu'elle était vieille et qu'ils ne voulaient plus payer sa pension ». Il attendra sept ans avant que sa mère ne les rejoigne. Tentera en vain de redevenir nageur de haut niveau (lire ci-dessus), vivra longtemps la peur au ventre, lui, le « traître sportif » qui se demande toujours si les écrous des roues de sa voiture découverts desserrés un matin n'étaient qu'un hasard. Et ne retournera à Leipzig qu'en 1992. « Les gens pensent que je suis un héros mais je ne suis qu'un nageur qui voulait être libre, dit-il au moment de prendre congé. Je suis né nageur, j'ai vécu comme ça, et cela continuera jusqu'à ma mort. » **E**

►► je n'ai pas craqué. À la fin, je devenais fou, je parlais aux murs de ma cellule. » Il est finalement libéré mais banni à vie de l'équipe nationale. Il a 18 ans, occupe à ce moment-là le sixième rang mondial sur 400 m. Son club l'a exclu, il doit s'entraîner en cachette dans des lacs. « Je ne pouvais plus faire ce que j'aimais, il fallait que je parte. » Mais la Stasi le surveille étroitement.

Lors d'une fête étudiante, il entend dire que par beau temps, sur la côte de la mer Baltique, on peut voir l'Ouest. « Je suis tout de suite allé me plonger dans mon atlas et je

me suis aperçu que cela représentait une vingtaine de kilomètres. Pour moi, ça n'était rien après toutes ces heures à l'entraînement. La seule inconnue, c'était la température de l'eau. Mais c'était ma chance. J'ai prévenu ma mère, la seule au courant. Elle m'a dit que j'étais fou. » Mitbauer est un nageur. Donc il va nager. Mais avant cela, il doit se débarrasser des deux sbires qui ne le quittent pas. « J'ai pris le train qui allait à Rostock. Après Schwerin, le wagon était bourré, et ils m'ont perdu de vue. J'ai jeté mes sacs et j'ai sauté en marche. »

